Livraison 1ère | 5e SÉRIE. | Tome 2

NOUVELLE-ORLÉANS, 1er JANVIER 1895.

COMPTES-RENDUS

—DE—

L'Athénée Louisianais,

PARAISSANT TOUS LES DEUX MOIS.

SOMMAIRE.

Pour l'Abonnement s'adresser au Secrétaire, P. O. Box 725.

Prix de l'Abonnement, $1.50 par An, payable d'avance.
Le Numéro, 25 Cents,
Chez **M. G. WHARTON,** 5 rue Carondelet.

NOUVELLE-ORLEANS :
IMPRIMERIE FRANCO-AMERICAINE, 112, RUE DE CHARTRES,
EUG. ANTOINE, PROPRIETAIRE.

1895.

Athénée Louisianais.

CONCOURS DE 1894.

L'Athénée propose le sujet suivant aux personnes qui désirent prendre part au concours de cette année :

JEANNE D'ARC DANS L'HISTOIRE ET LA LITTÉRATURE.

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 1er mars inclusivement.

L'auteur du manuscrit qui aura été jugé le meilleur, recevra une médaille d'or.

Toute personne résidant en Louisiane est invitée à concourir.

Les manuscrits devront être écrits aussi lisiblement que possible, sur papier écolier réglé, avec une marge, et seulement sur le *recto et les lignes* ; ils ne devront pas dépasser 25 pages.

Chaque manuscrit sera remis sans nom d'auteur, mais portant une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée, dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse.

Le comité nommé pour examiner les manuscrits, ouvre *seulement* l'enveloppe contenant le nom du concurrent qui a mérité la médaille pour s'assurer qu'il est dans les conditions du concours.

Le comité pourra accorder des mentions honorables, s'il le juge convenable.

Le manuscrit couronné sera publié dans le journal de l'Athénée.

La présentation de la médaille se fera dans une séance publique. On réunira, pour la circonstance, tous les éléments d'une fête littéraire et artistique

Le nom du lauréat ou de la lauréate sera proclamé après la lecture du manuscrit qui aura obtenu le prix.

Les devises des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées, seront lues devant le public.

Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du programme.

Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus.

Tout candidat qui fera connaitre sa devise sera mis hors de concours.

Toute personne qui aura obtenu la médaille, ne pourra plus concourir

Les manuscrits seront adressés au secrétaire.

Le secrétaire perpétuel,

BUS. ROUEN,

P. O. Box 725.

Marie Dumestre
1304 rue St Antoine

Nouvelle-Orléans, 1er Janvier 1895.

COMPTES-RENDUS
DE
L'ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

ATHÉNÉE LOUISIANAIS

La Société fondée sous ce nom a pour objet:

1o. De perpétuer la langue française en Louisiane;

2o. De s'occuper de travaux scientifiques, littéraires, artistiques, et de les protéger;

3o. De s'organiser en Association d'Assistance Mutuelle.

Nous croyons devoir porter à la connaissance de nos lecteurs et des personnes qui désirent adresser des manuscrits à l'Athénée, les dispositions ci-dessous des règlements de notre Société:

1. Toute personne étrangère à l'Athénée, désirant lui communiquer un travail digne de l'intéresser, en demande l'autorisation au Président, ou à un comité nommé à cet effet.

2. L'Athénée, dans ses travaux scientifiques et littéraires, ne s'occupe de politique ou de religion que d'une manière générale et subsidiaire.

3. Chaque membre ayant le droit d'exprimer librement sa pensée, doit en être responsable, et signera de son nom propre toutes les communications adressées à l'Athénée.

4. Les opinions émises dans les dissertations qui seront présentées à l'Athénée doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et notre Société n'entend leur donner aucune approbation ou improbation.

Séance du 12 Octobre 1894.

PRÉSIDENCE DE M. ALCÉE FORTIER.

La séance est ouverte à huit heures.

Le procès-verbal de la réunion précédente est lu et approuvé.

La parole est au Président qui donne lecture de plusieurs fragments des "Conférences Historiques" dont il

a entretenu, il y a quelques années, un auditoire choisi, à la salle du Collège Tulane. Dans un style concis et frappant par sa clarté et sa précision, il nous parle des valeureux fils du vieux gentilhomme normand, Tancrède de Hauteville, qui vivait au temps du duc Richard le Bon. Son récit intéressant nous fait voir combien de belles pages de l'histoire du moyen âge ont été remplies par les hauts faits de Robert Guiscard et Bohémond, qui se distingua aussi par son courage et son mérite. Nous avons sous les yeux un tableau vivant et intéressant du caractère de ces hommes célèbres qui comptaient dans leurs rangs Godefroy de Bouillon, dont les grandes actions furent chantées par le Tasse et sont fixées pour toujours dans les annales de l'Histoire par le livre admirable de Michaud.

L'histoire des Croisades est des plus intéressantes. Elle démontre ce que peut accomplir l'homme qui poursuit avec persistance et force de volonté une mission qu'il croit fermement lui être dictée par une force plus grande que celle de ses semblables et dont le bras est conduit par la devise : " Dieu le veut !"

M. d'Anglade, à la demande des membres présents, promet de lire à la prochaine réunion une nouvelle ou autre chose de lui.

Après quelques dissertations sur des sujets qui intéressent l'Athénée, l'ajournement est prononcé.

Séance du 26 Octobre 1894.

PRÉSIDENCE DE M. ALCÉE FORTIER.

A huit heures précises la séance est ouverte.

Lecture et adoption du procès-verbal de la réunion précédente.

M. Beer, après quelques paroles sur le voyage intéressant qu'il vient de faire, dans le Nord des Etats-Unis, annonce pour la prochaine réunion, un manuscrit dont le sujet sera : " Les Collections d'Histoire de la Louisiane, dans le Nord," sujet sur lequel il rapporte de son voyage des notes précieuses qu'il a recueillies dans les bibliothèques publiques et particulières.

M. d'Anglade lit une nouvelle intéressante et spirituelle.

Le secrétaire donne lecture d'un manuscrit de Mlle Marie Dumestre, lequel a pour titre : " Une Mère ! " L'ouvrage fait honneur à la lauréate du concours de 1893, et la lecture en est écoutée avec intérêt. L'Athénée apprécie l'envoi de Mlle Dumestre et l'en remercie en l'engageant à continuer, comme elle a si bien commencé, dans la bonne voie où un succès certain l'attend.

L'ajournement est prononcé.

Séance du 9 Novembre 1894.

Présidence de M. Gaston Doussan.

Le secrétaire donne lecture de deux lettres. La première est de M. Alcée Fortier, dans laquelle il annonce qu'il ne pourra assister à la séance à cause de la sérieuse maladie de son fils, et il prie le secrétaire d'exprimer ses regrets à ses collègues. La seconde lettre est de M. William Beer. Il dit que depuis quelques jours le travail l'a empêché d'écrire la description de son voyage au Nord, et que, par conséquent, il ne pourra la lire ce soir.

Le procès-verbal de la séance précédente est approuvé.

Les membres présents discutent plusieurs sujets d'actualité, et expriment leur opinion sur les questions qui

se présentent en ce moment au sujet des produits du sol de la Louisiane.

La culture de la canne et la production du sucre devront subir quelques changements, et après une crise qui semble inévitable, l'équilibre se rétablira et tout ira pour le mieux.

A dix heures l'ajournement est prononcé.

Séance du 23 Novembre 1894.

PRÉSIDENCE DE M. ALCÉE FORTIER.

Comme il n'y avait pas de manuscrit à lire, la conversation s'engage sur différents sujets littéraires et scientifiques.

A neuf heures et demie du soir, l'ajournement est prononcé.

Séance du 14 Décembre 1894.

PRÉSIDENCE DE M. ALCÉE FORTIER.

A huit heures la séance est ouverte.

Lecture et adoption du procès-verbal de la séance du 23 novembre 1894.

M. Bussière Rouen donne lecture d'un travail philosophique sur la vie; après cette lecture les membres présents discutent les idées de l'auteur et présentent leurs vues sur les questions soulevées dans l'écrit.

Proposition est faite qu'il n'y ait pas de réunion de l'Athénée pendant la semaine de Noël, laquelle proposition est mise aux voix et adoptée.

L'ajournement est prononcé.

PARIS, Juillet 1888,

PREMIÈRE ABSENCE.

NOUVELLE.

Il est dix heures du soir :

Jeanne laisse tomber sur ses genoux le livre qu'elle lisait d'un œil distrait, elle regarde autour d'elle. Malgré la grosse lampe, enveloppée de dentelles, son petit salon lui semble noir. Elle se lève pour allumer deux bougeoirs anciens placés sur un meuble, on est au mois de mai, et un léger frisson lui parcourt le corps.—Son mari est parti le matin, une courte absence, un voyage d'affaires important. Pour la première fois, depuis trois années de mariage, Jeanne sera seule toute la nuit.

Elle ose à peine se l'avouer, elle se faisait une fête de cette solitude forcée.—Certes, elle aime Robert de tout son cœur, mais.... C'est, pensait-elle, besoin de repos pendant un charmant voyage, une occasion de revivre en esprit les jours déjà vécus, d'imaginer mille folies pour plus tard, une privation qui rendra le plaisir meilleur. Puis enfin....elle hésite, c'est cependant bien là sa pensée,—cela changerait.

Triste à constater! quelle femme, à une heure de sa vie, n'a pas souhaité quelque chose de plus ou de moins, quelque chose d'autre ?...

Et voici que maintenant, toute ravie, Jeanne, renversée dans un long fauteuil, s'abandonne à ses rêves : délicieux mélange d'un passé gai comme un printemps, d'un présent chaud comme un été, d'un avenir riant comme l'avenir de l'être heureux.

***

Non,....je ne me doutais pas de ce que pouvait être le mariage....Comme il est gentil mon Robert,....

si bon, si affectueux,....si passionné même.

Et les souvenirs se précisant, Jeanne se sent rougir, elle a sous les yeux, dans un même et lumineux tableau, trois années de bonheur.

Jeune fille, comme toutes mes amies, j'avais mon idéal, il s'est réalisé.... Cependant, du fond du cœur est sorti parfois un soupir.—Pourquoi?... Je me l'explique enfin : la représentation est charmante, plus que charmante, mais c'est toujours le même programme.

Si nous passons la soirée dehors, au retour, dans la voiture, Robert se plaint de la tyrannie mondaine, des exigences de la société, des phrases banales qu'il faut dire à chacun et me fait ce compliment:—" tu étais la plus jolie."

Si nous restons en tête à tête à la maison, à cette heure-ci Robert laisse son journal, se rapproche de moi, me prend ma broderie, se met là sur cette petite chaise, me passe le bras autour de la taille, me donne un baiser, en réclame un autre, puis un autre, me dit tout bas à l'oreille quelques mots: " comme tu es gentille, je t'aime bien, ma Jeannette." Et après un instant, avec ses yeux, il ajoute: " si nous allions nous coucher, ma chérie." Je sonne, Marie vient enlever la lampe, je passe dans mon cabinet de toilette et, quand je rentre dans ma chambre, je trouve Monsieur mon mari déjà installé continuant sa lecture.

Il me reçoit en souriant,... j'aime tant son sourire;—" tu n'es pas fatiguée, me dit-il, en m'embrassant." Moi, je réponds, bien franchement, " non."... et c'est vrai. Alors....

Eh bien, voilà....accentue Jeanne, c'est monotone.

***

Le petit cartel, un bijou suspendu près de la cheminée, vient à sonner, il est temps de penser au repos, la

jeune femme a des projets pour le lendemain matin de très bonne heure ; et cependant elle hésite, elle recule la fin de sa soirée.

Bien souvent son mari a dû sortir seul, lorsqu'elle était souffrante,.... pour répondre à une invitation obligatoire ; mais elle savait qu'avant une heure elle entendrait la lourde porte de la maison se refermer, et qu'un instant après son mari viendrait, sur la pointe des pieds, voir si elle dormait.

Tandis que cette fois !... il est loin.... Où est-il?... Bien près du but de son voyage.—Au fait, pourquoi ne l'avoir pas emmenée ? Peut-être, lui aussi, n'est pas fâché d'avoir quelques jours de congé ; peut-être, lui aussi, trouve cela monotone ?... Jeanne ne peut s'empêcher de rire ;—elle sait bien qu'à ce même moment Robert, tout empli du souvenir de sa Jeannette, est bien malheureux loin d'elle.

Le temps passe vite, l'heure semble courir, et la jeune femme, malgré elle, est plus agitée, un peu nerveuse.

" C'est très amusant d'être veuve, " répète-t-elle tout bas, " c'est très amusant."

Réunissant tout son courage, elle ouvre la porte de la chambre voisine, où Marie prépare sa toilette de nuit.

***

—Madame est un peu pâle ce soir, Madame n'est pas souffrante ?

—Mais non, répond Jeanne, un peu brusquement et comme honteuse, je vais très bien.

Et pendant qu'on la déshabille, la jeune femme, contrairement à son habitude, se met à causer.

—Montrez-moi donc ma robe crème, il faudrait peut être la porter chez la couturière pour modifier ce corsage.

Sans s'en rendre compte, Jeanne cherche à gagner du temps.

Enfin Marie la laisse seule, la jeune femme murmure toujours : " comme c'est amusant d'être veuve."

Enfoncée dans ses oreillers, elle ferme les yeux pour les rouvrir après quelques secondes, la solitude lui pèse. Elle regarde une grande photographie de Robert placée, dans un cadre, sur une petite table, près de la cheminée. Une sorte de préoccupation inconsciente oblige Jeanne à se remuer. Elle avait froid au moment de se coucher, maintenant elle brûle.

Est-ce qu'elle aurait peur ?... Peur de quoi ? Elle n'a qu'à étendre les bras pour appeler Marie.— La jeune femme se raisonne, mais son agitation va croissante, elle sent une goutte de sueur qui perle sur son front, elle essaye de boire un peu d'eau sucrée, qui lui paraît amère.

Robert... soupire Jeanne en ouvrant tout grands les yeux.

Oh ! comme ses idées de liberté et de veuvage sont loin !... Que ne donnerait-elle pour l'avoir là, près d'elle, son mari !— " Robert... ce n'est pas vrai, ce que je di-
" sais... Quelle folie de croire que je puis être heureuse
" sans toi !... Comme c'est mal !... Robert, mon Ro-
" bert ! "....

Jeanne pleure, sa bravade lui semble un crime, elle trouve que la monotonie a du bon, les tendresses de chaque soir lui manquent bien.

Puis, par un mouvement brusque, elle saute de son lit, et va prendre la photographie qu'elle a sous les yeux, la couvre de baisers et la serrant sur son cœur, s'étend de nouveau un peu calmée, murmurant tout bas, comme si l'image adorée pouvait la comprendre : " je t'ai là, avec moi, je ne veux plus te quitter ! "....

Jeanne s'endort, tandis que ses lèvres débordent d'amour et redisent lentement : "je t'aime... je t'aime.." conviction d'âme que donne seule une première absence.

G. SAUVIN.

UNE MÈRE.

Parmi les expressions que le génie humain a imaginées pour exprimer les sentiments les plus intimes de l'âme, il en est une qui renferme une douceur infinie, une incomparable délicatesse et qui est à elle seule, toute une poésie ; ce nom si tendre et si doux, c'est celui d'une mère ! Quelle plume peut rendre un nom si plein de charme, c'est un feuillet divin dans l'histoire de l'âme, lisez-le dans vos cœurs, ils vous peindront bien mieux cet ange du foyer si bon, si généreux, reflet du Paradis, que Dieu dans sa sagesse a placé sur la terre pour faire notre bonheur.

Interrogez l'enfant, il vous dira : Ma mère, c'est une seconde Providence envoyée par le Tout-Puissant pour me protéger et me chérir, c'est elle qui soútient mes pas mal assurés, elle empêche mes chutes et si je tombe, elle me relève avec une merveilleuse précipitation. Elle sourit à mes légers succès, elle m'encourage de la voix, du regard, aussi comme je l'aime, ma mère. L'enfant n'a besoin que de protection et de caresses, la jeune fille a besoin d'amitié ; si elle est pure et sincère, c'est à sa mère avant tout qu'elle donnera ce doux nom d'amie. L'amour maternel est la plus forte des amitiés ; tous les liens formés par les plaisirs légers sont incertains, mobiles et sans force. Le caprice dénoue ce que le caprice a noué ; la nature seule est sincère, elle repose sur une ancre éternelle, quand tout le reste vacille sur les vagues orageuses de la vie. La jeune fille voit en celle qui lui a donné le jour et qui a veillé sur sa timide enfance, l'amie sûre, forte, vigilante et fidèle, qui est un appui, une force, une direction !

Que ne suis-je poète ? s'écrie le jeune homme, qui a

su apprécier le mérite et les vertus de sa mère; pour chanter celle qui fait le bonheur de ma vie! Par elle j'ai goûté mes joies les plus chères, mes plaisirs les plus suaves, mes jours les plus heureux. Quelles que soient les épreuves, qui m'attendent ici-bas, quelle que soit la rigueur du sort à mon égard, je ne les redoute pas, tant que ma mère sera à mes côtés. J'ai en elle un cœur sur lequel je peux compter toujours, qui s'associe à mes chagrins pour les partager; à mes joies pour les accroître, à qui je peux dire ce qui se passe au plus intime de l'âme; quoi de plus précieux! de plus enviable!

On dit souvent que cette terre est une vallée de larmes; cela n'est que trop vrai, hélas! s'il est des heures de joies, il est aussi de longs jours de souffrances, et cependant nous tenons tous à la terre; il semble que nous ne voudrions pas la quitter, que nous l'aimons malgré tout. C'est que si la terre a ses épines, elle a aussi ses roses; et les plus belles sont sans contredit, celles qui s'épanouissent au foyer de la famille, cultivées par les soins vigilants et continuels d'une bonne et vertueuse mère. Ces fleurs sont les vertus, les pensées généreuses, l'amour de tout ce qui est grand, noble et beau, que la sollicitude maternelle implante dans le cœur de l'enfant.

Que d'exemples l'histoire ne nous donne-t-elle pas de l'heureux résultat des leçons d'une mère! Ouvrons les annales de Rome païenne et nous y voyons un trait immortel de la toute puissance d'une mère sur le cœur de son fils, mais aussi le dévouement poussé jusqu'à l'héroïsme, jusqu'au sacrifice de cet enfant, pour celle qui lui a donné le jour.

Coriolan, illustre patricien, est banni de Rome et va mettre au service de l'ennemi son épée et son courage; avec une nombreuse armée, il assiège sa patrie, et bientôt il en sera le conquérant. C'est en vain que les mi-

nistres du culte et les dames romaines viennent solliciter sa clémence, rien ne peut fléchir son courroux justement irrité, il se montre inflexible. Véturie, sa mère, se présente à sa vue, Coriolan veut presser sur son cœur, celle dont il a été séparé et qu'il aime tant ! Mais dans le cœur de cette noble Romaine, l'amour de la patrie se confond avec l'amour maternel. " Je veux savoir, dit-elle, si je parle au fils de Véturie ou à l'ennemi de Rome." Coriolan baissa la tête, un grand combat s'élève dans son cœur, lequel sera plus fort : le désir de la vengeance ou l'amour de sa mère ? S'il écoute sa haine, il jouira des gloires du triomphe, il verra l'abaissement et la honte de ceux qui l'ont banni ; si, au contraire, il obéit à sa mère, la récompense de son amour filial sera une cruelle mort. Oh ! admirable effet, invincible puissance de cet amour! Coriolan ne résiste plus, et se jetant dans les bras de celle qu'il aime plus que lui-même, il s'écrie : " Ma mère, vous sauvez Rome, mais vous perdez votre fils ! " En effet, de retour chez les Volsques la mort lui est donnée en échange de sa piété filiale. Il a renoncé aux gloires terrestres, mais il a immortalisé son nom, qui toujours restera synonime de dévouement filial.

Empruntons à l'histoire de France, un autre exemple admirable des heureux fruits qu'une mère peut produire dans l'âme et le cœur de son enfant. Nous voulons parler de cette touchante et pieuse reine, dont la mémoire sera à jamais vénérée, de Blanche de Castille. Malgré les obstacles et les difficultés inséparables de la couronne, Blanche montre la fermeté qu'une mère doit avoir, lorsqu'il s'agit d'élever un fils, qui plus tard devra monter sur le trône. Elle réussit admirablement dans cette noble tâche, et donne à la France un roi, qui, par son règne, ses vertus et sa sainteté, fournit à l'histoire de

glorieuses pages, et mérite de l'Eglise une place sur les autels.

Ce n'est pas seulement sur le trône, qu'il faut reconnaître le mérite d'une mère; quel que soit le degré de l'échelle sociale, où la Providence l'ait placée, son abnégation et son dévouement sont les mêmes, pour l'enfant, objet de sa vive tendresse. Elle fait deux parts de cette vie amère, toujours elle prend l'absinthe et lui donne le miel.

Devant un être si angélique, la mort ne brisera-t-elle pas son aiguillon? Comment pourra-t-elle toucher de son souffle glacé ce cœur, tout brûlant d'amour? Hélas! il n'est que trop vrai, ses arrêts sont irrévocables, sa faux impitoyable ne se laisse jamais fléchir. De même qu'elle frappe ceux qui portent sur leurs fronts les traits de l'ignominie, elle atteint la mère au foyer de la famille. Cette cruelle séparation renferme de déchirantes angoisses, d'immenses souffrances; cependant en recevant le baiser d'adieu, les enfants ne sont pas sans espoir; car au moment de les quitter, la mère leur fait comprendre que la mort est un sommeil, dont le réveil est aux cieux; et, qu'en l'éprouvant, Dieu semble dire à l'homme: fais passer ton esprit à travers le malheur, comme le grain du cible, il sortira meilleur. Comme un dernier gage d'amour et de tendresse, la mère lègue son crucifix baigné de ses touchantes larmes, en disant: voilà le souvenir et voilà l'espérance!

Lamartine avait compris cette leçon suprême, lorsque l'incomparable poésie du crucifix s'échappa de sa plume:

" O dernier confident de l'âme qui s'envole,
Viens, reste sur mon cœur! parle encore et dis-moi,
Ce qu'elle te disait quand sa faible parole
N'arrivait plus qu'à toi!

Placé près de ce cœur, hélas! où tout s'efface,
Tu l'as contre le temps préservé de l'oubli,
Et mes yeux goutte à goutte ont imprimé leur trace
Sur l'ivoire amolli.

Lorsque la froide pierre du tombeau s'est placée entre la mère et ceux qu'elle a laissés sur la terre, l'amour maternel est-il anéanti? Ne pourra-t-elle plus guider et instruire le cœur de ses enfants? Oh non, la sollicitude maternelle se maintient dans le séjour radieux de l'heureuse éternité! La tombe, avec son profond et mystérieux silence, sait rendre les accents, le langage d'une mère. Lorsqu'agenouillé sur le gazon, qui entoure la dernière demeure de parents aimés, l'orphelin y dépose une fleur, une prière, il entend un écho d'outre-tombe et sa piété filiale reconnaît la voix de celle qu'il a tant pleurée. " Courage, ne me plaignez pas, car je suis heureuse auprès de Dieu; et, là je ne vous oublie pas; je plaide votre cause jusqu'au jour prochain où nous nous rejoindrons pour ne plus nous séparer." Là seulement est pour l'enfant la vraie consolation, la mort est vaincue, elle ne nous inspire plus de lugubres terreurs, nous pouvons rester en tête à tête avec elle, n'ayant à en attendre que de sages conseils; sincèrement nous pouvons lui dire: Mon âme a plus de feu que vous n'avez de cendres, mon cœur a plus d'amour que vous n'avez d'oubli. Le pieux et consolant espoir de se retrouver dans un monde meilleur, telle est la dernière et suprême leçon, que la mère, qui a pris son essor vers la céleste Sion, donne à l'enfant prosterné sur son tombeau.

Le chantre de Graziella avait entendu le langage de la dernière demeure et laisse tomber de son intelligence de touchantes inspirations.

Sur cette froide pierre en vain le regard tombe
O vertu! ton aspect est plus fort que la tombe,
Et plus évident que la mort.

Heureux l'homme à qui Dieu donne une sainte mère,
En vain la vie est dure et la mort est amère,
Qui peut douter sur un tombeau ?

Heureux l'orphelin qui aime à aller demander à la tombe de ses parents, le courage pour triompher dans les luttes de la vie ! Là il comprend qu'il faut des combats pour avoir des victoires, et que le laurier n'appartient qu'au plus noble vainqueur. Les roses qu'il a portées lui disent : espoir et charité, car les fleurs parlent au cœur de l'orphelin. Chaque chose ici-bas prend un attrait suprême, pour que la fleur embaume et pour que la mère aime, il faut fleur ou mère, tenir par la racine, l'une au monde idéal, l'autre au monde réel ! les roses à la terre et les mères au ciel !

MARIE DUMESTRE.

RÉFLEXIONS.

L'existence, comme l'ont dit les poètes, est semée d'épines et quel est l'homme qui, arrivé au terme de sa carrière et repassant dans sa mémoire le chemin parcouru, peut s'écrier qu'il a été satisfait de son sort, et que, s'il lui était permis de recommencer la vie, il serait heureux de refaire ce qu'il a fait ?

Non, il est bien rare de trouver des êtres qui, après une récapitulation aussi pénible, exprimeraient une satisfaction entière de la vie telle qu'elle leur a été donnée, car enfin, tout est relatif ici-bas, et la douleur, la tristesse, les déceptions et les mesquineries humaines voilent et abrègent les quelques joies dont nous jouissons, d'autant plus avidement qu'elles ne sont que passagères. Heureusement, il existe pour nos maux, sinon des remèdes, du moins de faibles adoucissements, et

c'est dans l'espoir que nous cherchons les consolations dont nous avons besoin, c'est dans l'espoir que nous entrevoyons de meilleurs jours ; pourtant, bien souvent, l'espoir n'est qu'un mirage qui nous attire pour nous tromper ensuite, mais avant d'arriver à cet anéantissement de nos illusions, nous avons eu quelques moments de bonheur .... et c'est déjà beaucoup.

Nous avons aussi les joies intimes de la famille ; mais là, encore, l'amertume en remplit la coupe ; et cette coupe que nous avions saisie avec empressement nous la jetons de côté à peine effleurée de nos lèvres avides de bonheur, en présence de l'anxiété, ou de la douleur causée par la perte d'être chéris.

C'est surtout dans le travail et dans l'accomplissement fidèle du devoir qu'on doit chercher l'oubli des peines terrestres ; alors, la pensée en s'élevant et en planant librement au-dessus des petitesses et des présomptions humaines, peut discerner le bien du mal, peut vivre d'une autre vie et choisir, entre toutes choses, celles qui ont pour but le bien-être et l'agrandissement intellectuel et moral du genre humain.

L'homme est-il le maître de sa destinée ? Je ne crois pas me tromper en répondant franchement qu'il l'est ; car je suis convaincu qu'en s'armant de courage et d'une volonté persévérante et solide, il peut atténuer, en grande partie, l'effet que créent en lui les désillusions et affronter, sans trembler, les obstacles qui surgissent à chaque instant sur son chemin.

Admettant que nous sommes, jusqu'à un certain point, le jouet des événements ; c'est à nous alors de nous préparer à y faire face, c'est à nous d'être prévoyants. Sortons, autant que possible, du tourbillon, et après l'orage nous pourrons nous reposer des fatigues qui nous auront accablés momentanément et envisager

bravement l'avenir. Je ne puis admettre le raisonnement du fataliste et, à part certaines questions purement physiques, je crois que nous sommes responsables envers nous-mêmes de ce qui peut nous survenir de mal.

Tout homme réellement digne de ce titre a un but qu'il désire atteindre et, si tout ce qui doit arriver, en bien ou en mal, est écrit à l'avance, à quoi servent l'intelligence et l'ambition ? L'homme ne serait alors qu'une simple machine entre les mains du destin.

Non, ne nous laissons pas aller à de pareilles pensées ; étudions, étudions toujours et combattons nos faiblesses, fortifions notre intelligence et tâchons, par notre zèle et nos efforts, de faire germer en notre être tout ce que la nature y aura déposé de bon et d'utile.

Si je me suis permis ces quelques réflexions philosophiques, c'est que, charmé par la lecture d'une belle page écrite par un grand historien dont je parlerai bientôt, je désire prouver que ce qu'il y a de plus réel et de plus réconfortant sur cette terre, c'est " le dévouement à la science," et, revenant au sujet que je me suis donné, je vous prie de répondre à la question que s'était posée ce grand historien : Si vous aviez à recommencer votre route, referiez-vous ce que vous avez fait ? Non, n'est-ce pas.

Trois grands écrivains ont répondu affirmativement à cette question, et vous les connaissez, sans doute ; ils ont laissé dans l'histoire des noms ineffaçables. Ce sont : Michel de Montaigne, Augustin Thierry et Ernest Renan. Pourtant, il est juste de dire que, parmi ces trois hommes remarquables, il en est un qui, ayant beaucoup souffert, faisait en donnant cette réponse sublime, preuve de courage, d'abnégation.

En parlant de Montaigne, d'Augustin Thierry et de Renan nous ne suivrons pas l'ordre chronologique, mais,

en accordant à chacun d'eux ce qui lui est dû, selon notre humble opinion, nous prendrons un ordre ascensionnel.

Il y a peu de temps que Renan est mort et nous croyons inutile de donner sur sa vie et ses œuvres plus de détails qu'il est nécessaire à notre sujet. Nous ne dirons même rien de ses ouvrages, car ce serait s'engager dans des discussions dangereuses sur la religion et enfreindre les règlements de l'Athénée. Nous émettrons donc notre opinion sur l'homme et non sur le savant. Heureusement que Renan nous a facilité la tâche en nous donnant dans une charmante préface à l'un de ses ouvrages une sorte d'autobiographie touchante et sincère.

Il est curieux de remarquer que Renan était plutôt gai de caractère, il le dit lui-même : — " Ne privons pas l'humanité, jouissons de la voir jouir. La joie des autres est une grande part de la nôtre ; elle constitue cette grande récompense de la vie honnête." — Heureux dans sa carrière littéraire il est tout naturel de le voir ainsi, doué d'un tempérament franc et ouvert qui donnait peu de prise aux soucis ; il est reconnaissant envers ceux qui ont apprécié ses études, et dans cette même préface où il s'excuse de publier ses "Feuilles détachées faisant suite aux souvenirs d'enfance et de jeunesse," il ajoute : " Mon temps a été si bon pour moi, il m'a pardonné tant de défauts que cette fois, j'espère, il aura encore pour moi son indulgence accoutumée."— Voilà des paroles qui, à mon avis, enlèvent beaucoup de sa valeur à l'expression suivante placée dans le même écrit, laquelle sert en partie de base à mon travail. En reprenant la phrase citée plus haut et dans laquelle il parle de la gaieté, il la continue en s'exprimant ainsi : — " On m'a reproché de beaucoup prôner cette religion, facile en

apparence, en réalité la plus difficile de toutes. N'est pas gai qui veut. Il faut pour cela être d'une vieille race, non blasée, il faut aussi être content de sa vie. *Ma vie a été ce que je voulais, ce que je concevais comme le meilleur. Si j'avais à la reprendre, je n'y changerais pas grand'chose.* D'un autre côté, je crains peu de l'avenir. J'aurai ma biographie et ma légende."

Renan appartenait à cette vieille race bretonne si forte et si vaillante, et il était content de sa vie. Donc d'après sa théorie, il devait être gai — et il l'avoue lui-même : " N'est pas gai qui veut." — Je crois bien, n'est pas gai qui veut ; malheureusement, nous en avons la preuve tous les jours, et si, bien souvent, notre manque de gaieté est dû à des chimères ou à des préoccupations inutiles, bien souvent aussi il est le résultat de tous les maux auxquels nous sommes sujets. Il est très aisé à ceux qui ont suivi une route facile et uniforme de l'avoir trouvée à leur goût, et, comme je l'ai dit plus haut, Renan avait certainement raison en se déclarant satisfait de son existence. Cela n'enlève rien à son mérite comme savant, mais il se range, de suite, dans cette petite catégorie des gens qui ont joui de la vie, qui n'en ont connu, pour ainsi dire, que le bon côté, les douceurs et les honneurs.

Je suis, peut-être, un peu sévère, mais je trouve difficile la tâche de plaindre ceux qui ne se plaignent pas.

En 1533, époque à laquelle naquit Montaigne, les lettres subissaient déjà l'effet de la révolution qui s'opérait dans la littérature française, sous la puissante influence de François Ier. Montaigne, sortant d'un bond de l'ombre, se fit connaître d'abord par des traductions. Mais, quand vinrent ses " Essais," sa gloire arriva à son apogée, et son génie brillant comme un astre radieux,

empourpra de sa grande lumière l'horizon littéraire du 16e siècle et fit connaître, comme le dit M. l'Abbé Talbert dans son éloge sur Montaigne : " que les anciens pouvaient avoir des rivaux."

On a reproché à Montaigne de parler beaucoup de lui-même ; on a eu tort car, à notre avis, c'est ainsi qu'il se montre tel qu'il est, un philosophe supérieur et un grand penseur. En semant au hasard ses pensées les plus intimes, il érige, sans le savoir peut-être, un monument qui vivra toujours et demeurera un modèle de haute et vraie philosophie.

Maintenant, faisons comme nous l'avons fait pour Renan, et étudions l'homme dans Montaigne.

Un peu égoïste, il avait le talent de ne se préoccuper de rien. Son caractère indépendant lui venait, sans doute, de son aisance, et, quand il fut appelé à remplir plusieurs fonctions publiques, ce n'est qu'à regret qu'il accepta. En un mot, il voulait jouir de la vie ; il voulait se débarrasser des chagrins importuns, et, chose remarquable, il y réussit ; puisque, à part sa santé dont il prit grand soin, il se déclara heureux de son sort dans les termes suivants : "Je me veux présenter et faire voir partout uniformément. *Si j'avais à revivre, je revivrais comme j'ai vescu.* Ny je ne plains le passé, ny je ne crains l'advenir, et si je ne me deçoy, il est allé du dedans environ comme du dehors. C'est une des principales obligations que j'aye à ma fortune, que le cours de mon estat corporel aye esté conduit, chaque chose en sa saison : j'en ay veu l'herbe, et les fleurs et le fruict ; et en voy la sécheresse ; heureusement, puisque c'est naturellement. Je porte bien plus doucement les maux que j'ay, d'autant qu'ils sont en leur point ; et qu'ils me font aussi plus favorablement souvenir de la longue félicité de ma vie passée."

Il serait ridicule de louer Montaigne parce qu'il s'est montré satisfait de la vie, surtout dans les conditions où il se trouvait ; sa fortune, son génie et son caractère particulier, tout contribuait à le rendre heureux. Mais en établissant une comparaison entre les pensées de Renan et celles de Montaigne, il est singulier que ces deux hommes aient, tous les deux, exprimé une confiance illimitée dans l'avenir de leurs œuvres. Avaient-ils raison ? Pour Montaigne, la gloire et la postérité ont déjà répondu : oui. Pour Renan, nous ne désirons pas nous prononcer, car quoiqu'il nous dise que la vérité se fera toujours jour, la connaîtront-ils cette vérité qui depuis le commencement de l'ère chrétienne agite certains esprits incrédules ? Quant à nous, nous nous déclarons satisfait de cette croyance qui nous a été donnée dans le sein de la famille.—Je suis reconnaissant à Montaigne et à Renan d'avoir, d'une manière aussi franche, exprimé leurs opinions sur la vie telle qu'ils en ont joui. Cela m'a permis de faire ce modeste travail, me forçant, ainsi, à relire les pages que nous ont léguées ces deux penseurs.

Nous ne croyons pas faire erreur, en affirmant que Renan, Montaigne et Augustin Thierry complètent, dans l'histoire, la courte liste des grands hommes qui n'ont pas eu peur d'énoncer ce qu'ils pensaient sur leur sort respectif ; et, si nous accordons à Montaigne et à Renan peu de mérite pour cette expression si juste et si naturelle de leurs sentiments, nous n'en ferons pas de même pour Augustin Thierry.

Historien dans toute la force de ce terme, Thierry nous donna l'exemple le plus grand et le plus touchant de volonté, de désintéressement et de courage. Souffrant et frappé de cécité, il travailla sans relâche, et jamais une seule plainte ne sortit des lèvres de cet être

qui se montre si vaillant et si fort dans l'adversité·

M. Chapsal, dans sa note biographique sur Thierry se sert de ces mots: "Aveugle depuis plusieurs années Thierry n'en poursuit pas moins activement ses travaux, grâce au zèle d'une amitié pieuse qui se plaît à lui rendre faciles des recherches que l'auteur ne peut plus faire lui-même."

S'il était facile à Montaigne et à Renan de parler comme ils l'ont fait, il nous semble qu'Augustin Thierry mérite toute la reconnaissance du genre humain pour avoir continué, malgré ses infirmités et ses peines, le travail incessant qui nous a procuré ses "Lettres sur l'Histoire de France," son "Histoire de la Conquête de l'Angleterre par les Normands," et enfin, tant d'autres ouvrages qui vivront éternellement, comme doivent vivre les grandes choses, et perpétueront, nous l'espérons, le souvenir de ce chercheur infatigable et de ce cœur d'élite.

Nous terminerons en donnant en entier, la sublime page de Thierry, intitulée : "le dévouement à la science." La lecture de pareilles pensées est réconfortante et nous donne le courage nécessaire pour supporter les privations ou les maux dont j'ai parlé déjà. Espérons, comme Thierry, "que cet exemple ne sera pas perdu."

LE DEVOUEMENT A LA SCIENCE. *

"Comme je ne pouvais avoir à ma disposition qu'un très petit nombre de livres, il me fallait aller chercher le reste dans les bibliothèques publiques. Au plus fort de l'hiver, je faisais de longues séances dans les galeries glaciales de la rue de Richelieu, et plus tard, sous le

Vesoul (Haute Saône,) le 10 novembre 1834. — Augustin Thierry.— Histoire de ses idées et de ses travaux historiques. — Dix Ans d'Etudes Historiques.

soleil d'été, je courais, dans un même jour, de Sainte-Geneviève à l'Arsenal, et de l'Arsenal à l'Institut, dont la bibliothèque, par une faveur exceptionnelle, restait ouverte jusqu'à cinq heures. Les semaines et les mois s'écoulaient rapidement pour moi, au milieu de ces recherches préparatoires où ne se rencontrent ni les épines ni les découragements de la rédaction ; où l'esprit, planant en liberté au-dessus des matériaux qu'il rassemble, compose et recompose à sa guise, et reconstruit d'un souffle le modèle idéal de l'édifice que, plus tard, il faudra bâtir pièce à pièce, lentement et laborieusement. En promenant ma pensée à travers ces milliers de faits épars dans des centaines de volumes, et qui me présentaient pour ainsi dire à nu les temps et les hommes que je voulais peindre, je ressentais quelque chose de l'émotion qu'éprouve un voyageur passionné à l'aspect du pays qu'il a longtemps souhaité de voir et que lui ont montré ses rêves. . .

"Dans l'espèce d'extase qui m'absorbait intérieurement, pendant que ma main feuilletait le volume ou prenait des notes, je n'avais aucune conscience de ce qui se passait autour de moi. La table ou j'étais assis se garnissait et se dégarnissait de travailleurs : les employés de la bibliothèque ou les curieux allaient et venaient par la salle ; je n'entendais rien, je ne voyais rien ; je ne voyais que les apparitions évoquées en moi par ma lecture. Ce souvenir m'est encore présent ; et, depuis cette époque de premier travail, il ne m'arriva jamais d'avoir une perception aussi vive des personnages de mon drame, de ces hommes de race, de mœurs, de physionomies et de destinées si diverses, qui successivement se présentaient à mon esprit, les uns chantant sur la harpe celtique l'éternelle attente du retour d'Arthur, les autres naviguant dans la tempête avec aussi peu de soucis

d'eux-mêmes que le cygne qui se joue sur un lac ; d'autres, dans l'ivresse de la victoire, amoncelant les dépouilles des vaincus, mesurant la terre au cordeau pour en faire le partage, comptant et recomptant par têtes les familles comme le bétail ; d'autres enfin, privés par une seule défaite de tout ce qui fait que la vie vaut quelque chose, se résignant à voir l'étranger assis en maître à leurs propres foyers, ou, frénétiques de désespoir, courant à la forêt pour y vivre comme vivent les loups, de rapine, de meurtre et d'indépendance.

" Si, comme je me plais à le croire, l'intérêt de la science est compté au nombre des grands intérêts nationaux, j'ai donné à mon pays tout ce que lui donne le soldat mutilé sur le champ de bataille. Quelle que soit la destinée de mes travaux, cet exemple, je l'espère, ne sera pas perdu. Je voudrais qu'il servît à combattre l'espèce d'affaissement moral qui est la maladie de la génération actuelle ; qu'il pût ramener dans le droit chemin de la vie quelqu'une de ces âmes énervées qui se plaignent de manquer de foi, qui ne savent où se prendre, et vont cherchant partout, sans le rencontrer nulle part, un objet de culte et de dévouement. Pourquoi se dire avec amertume que, dans le monde constitué comme il est, il n'y a pas d'air pour toutes les poitrines, pas d'emploi pour toutes les intelligences ? L'étude sérieuse et calme n'est-elle pas là ? et n'y a-t-il pas en elle un refuge, une espérance, une carrière à la portée de chacun de nous ? Avec elle on traverse les mauvais jours sans en sentir le poids ; on se fait à soi-même sa destinée ; on use noblement sa vie. *Voilà ce que j'ai fait et ce que je ferais encore; si j'avais à recommencer ma route, je prendrais celle qui m'a conduit où je suis.* Aveugle et souffrant sans espoir et presque sans relâche, je puis rendre ce témoignage, qui de ma part ne sera pas

suspect : il y a au monde quelque chose qui vaut mieux que les jouissances matérielles, mieux que la fortune, mieux que la santé elle-même, c'est le dévouement à la science."

BUS. ROUEN.

GEORGE SAND.

Il y a eu au XIXe siècle, il y a encore, un grand nombre de femmes auteurs en France, mais aucune ne nous intéresse plus que George Sand, aucune n'a produit des figures aussi poétiques, aucune ne nous a touché autant par ses innombrables créations. Quand on pense à tout ce que cette femme a écrit, à tout ce que ce merveilleux cerveau a imaginé, à cette œuvre immense accomplie avec un courage si ferme et un cœur si droit, on est réellement émerveillé. Travailler pendant près de cinquante ans sans jamais se lasser, renouveler son génie en le mettant dans d'autres voies, trouver le temps d'être bonne mère et de s'occuper des malheureux, tâcher de réformer la société, voilà ce que fit cette femme célèbre qui s'appela George Sand.

Aurore Dupin descendait du maréchal de Saxe, qui, lui-même, était fils d'Auguste, électeur de Saxe et roi de Pologne, et de la belle comtesse de Königsmark. Son grand-père, Dupin de Francueil, était fermier général, son père, officier dans l'armée française. Du côté paternel elle appartenait donc à l'aristocratie ; sa mère était du peuple. Ce mélange permet d'expliquer comment elle a su comprendre si bien les mœurs de la haute société, des marquises de Villemer, et celles des pastoures, des petites Maries et des Fadettes. Maurice Dupin épousa en 1804 une femme d'une classe inférieure, et en

juillet de la même année naquit sa fille Aurore. La vieille Mme Dupin reçut alors chez elle, à Nohant, son fils et sa femme. Nohant est situé non loin de La Châtre, dans le Berry, cette province dont George Sand a décrit avec tant d'amour les mœurs paisibles des habitants, leurs superstitions, leur peur de la *lavandière*, de la *grand' bête*, des fées de tous genres, le pays des petits cours d'eau, des champs fertiles, des bois touffus et des traînes mystérieuses.

En 1808 Maurice Dupin se tua en tombant de cheval, et la petite Aurore, âgée de quatre ans, fut réclamée par la mère et par la grand'mère. Ce fut celle-ci qui l'emporta, car la fille du maréchal de Saxe n'estimait pas sa bru et ne crut pas qu'elle pût bien élever l'enfant. La mère n'avait aucune fortune et se soumit. Pendant quelque temps on lui envoya sa fille à Paris pour que la séparation ne fût pas trop brusque, mais on finit par garder l'enfant entièrement à Nohant. Elle eut un précepteur, M. Deschartres, et eut du goût pour l'étude, mais elle fut en réalité livrée à elle-même et partagea tous les jeux des petits paysans. Lorsqu'elle eut treize ans sa grand'mère l'envoya au couvent des Anglaises à Paris. Elle a raconté d'une manière charmante les incidents de sa vie d'écolière, comment elle fut d'abord parmi les *diables*, qui organisaient de grandes expéditions pour libérer les prisonnières qui devaient être enfouies dans quelque cachot souterrain, comment elle eut un accès de dévotion, de mysticisme plutôt, et voulut se faire religieuse. On la retira du couvent quand elle eut quinze ans et elle revint à Nohant, où elle partagea son temps entre les soins à donner à sa grand'mère infirme, la lecture et la vie en plein air. Elle étudia les philosophes, les poètes, s'occupa même d'anatomie, monta à cheval avec intrépidité, apprit à tirer du pistolet et alla

à la chasse. Elle s'habillait quelquefois en homme pour pouvoir se livrer plus facilement à son goût pour la chasse et l'on commença dès lors à exagérer ses excentricités et à la calomnier. Quand elle eut dix-sept ans sa grand'mère mourut, lui laissant Nohant et la confiant à des parents éloignés. La jeune fille, cependant, alla retrouver à Paris sa mère qu'elle avait continué à aimer; mais, dans un milieu inférieur et près d'une mère fantasque et irritable, Aurore Dupin ne fut pas heureuse. Elle alla passer quelque temps chez des amis, les Duplessis, à Melun, et ce fut là qu'elle rencontra le baron Casimir Dudevant qu'elle épousa à l'âge de dix-huit ans. Il en avait vingt-sept, avait une certaine aisance et de bonnes manières, cela paraissait donc un bon *mariage de raison.*

M. et Mme Dudevant s'établirent à Nohant et eurent deux enfants, Maurice en 1823, et Solange en 1828. M. Dudevant ne savait pas qu'il avait épousé une femme de génie, mais tel étant le cas, son rôle de mari fut difficile à remplir, et il n'y eut aucune sympathie entre sa femme et lui. Désirant être indépendante, Mme Dudevant fit avec son mari en 1830 un étrange compromis. Il fut convenu qu'elle irait chercher fortune à Paris avec sa fille, que son fils resterait avec le père, qu'on lui allouerait trois mille francs par an pour subsister à Paris, et que tous les trois mois elle reviendrait à Nohant pour y passer trois mois et s'occuper de Maurice.

Voilà donc Mme Dudevant à Paris en janvier 1831. Que va-t-elle faire pour gagner sa vie ? Elle essaie d'abord de la peinture, mais réussit médiocrement, ensuite Henri de Latouche, Berrichon comme elle, et fondateur du *Figaro*, la prend à son journal, où elle écrit des articles à cinq francs la colonne. Ce n'était pas là son genre, car elle ne pouvait dire en une colonne tout

ce qu'elle pensait. De Latouche s'en aperçut et lui conseilla de se tourner vers le roman. Elle avait rencontré à Paris un jeune homme de sa province qu'elle connaissait, Jules Sandeau. Elle se lia avec lui et ils écrivirent ensemble et publièrent, sous le nom de Jules Sand, un roman, "Rose et Blanche," qui eut un certain succès.

Au commencement de son séjour à Paris, Mme Dudevant se trouva très gênée, et par raison d'économie et pour être plus libre d'aller où il lui plairait, elle reprit le costume d'homme qu'elle avait porté avant son mariage pour ses expéditions dans les champs. Elle put alors parcourir avec les étudiants le quartier Latin sans être reconnue. Elle ne se livra pas, cependant, à la débauche, comme on l'a prétendu, mais elle devint le camarade de la jeunesse littéraire et artistique du temps. Elle fut toujours très laborieuse et animée du désir d'acquérir cette indépendance qu'elle chérissait. Pendant le temps qu'elle passait à Nohant, selon l'arrangement conclu avec son mari, elle écrivit un roman qu'elle fit lire à Sandeau. L'éditeur tenait au nom de Sand, à cause du succès de "Rose et Blanche," alors de Latouche suggéra que Mme Dudevant gardât le nom de Sand, et y ajoutât celui de George, synonime de Berrichon. C'est ainsi que naquit *George Sand*, l'auteur "d'Indiana."

"Indiana" parut à la fin d'avril 1832, et eut un succès dont l'auteur fut étonné et qui rendit son nom célèbre. On vit que la France possédait un grand románcier de plus et on lut le livre avec enthousiasme. C'est un roman d'amour, écrit d'un style passionné et éloquent, avec une grande amertume, non contre le mariage même, mais, selon les vues de l'auteur, contre le mariage tel que l'a organisé la société, c'est-à-dire sans l'amour, la seule base réelle.

On lit "Indiana" avec un certain intérêt et on a pitié

de la pauvre femme, livrée à un mari brutal, mais on ne peut admirer Raymon qui nous paraît insignifiant et lâche, et Ralph, le sauveur d'Indiana, est un personnage impossible. Quelque heureux qu'il soit dans sa *chaumière indienne* avec son Indiana, nous ne pouvons louer sa conduite et partager son mépris pour les lois de la société. George Sand, elle-même, crut parfois pouvoir braver l'opinion publique et agir selon sa fantaisie, mais ce n'est pas alors qu'elle fut heureuse. Lorsqu'à la fin de 1833, elle partait pour l'Italie avec Alfred de Musset, elle crut avoir trouvé le bonheur, mais après quelques mois, le poète la quittait, et elle revenait désenchantée retrouver ses enfants.

En 1836, elle obtint une séparation légale de son mari et fixa sa résidence à Nohant. C'est là qu'elle fut heureuse, quand fatiguée des aventures romanesques, elle mena la vie d'une mère de famille digne et aimée. Elle put continuer à écrire, à recevoir ses amis, et elle vieillit doucement, heureuse d'être grand'mère, fière de ses petites-filles, entourée de l'amour et du respect des siens. C'est là qu'est le vrai bonheur, c'est dans la famille, telle que l'a constituée la société en établissant le mariage. S'il arrive que le mariage soit sans amour, il vaut mieux se résigner à le supporter, car, en le brisant, on court le risque de détruire la famille, sur laquelle, en réalité, repose la société. George Sand, à notre avis, se trompa dans "Indiana," dans "Valentine," dans "Lélia," mais elle sut plus tard racheter cette erreur et écrivit des œuvres pures, gracieuses et poétiques, qui nous font considérer ses premiers romans comme une étude intéressante de style plutôt que comme des ouvrages à théories sociales. "Valentine" nous plaît aussi par la description du Berry, par cet amour de la nature, que nous aurons tant à louer plus tard dans ces adorables idylles,

"la Mare au Diable," "Français le Champi" et "la Petite Fadette."

En étudiant les œuvres de George Sand, il faut se rappeler que cette femme à l'aspect tranquille, qui parle peu, qui paraît presque insignifiante au premier abord, est douée d'une imagination immense, et que dans ses livres elle ne se représente jamais telle qu'elle est. "Lélia" est un poème en prose, c'est un cri qu'a poussé l'auteur dans un moment de souffrance, mais ce n'est pas réellement elle. Elle était essentiellement bonne, avait beaucoup de bon sens et était simple et modeste. Là où elle dépeint le mieux certains sentiments qu'elle a pu éprouver à certaines époques c'est dans "Lucrezia Floriani" et dans les premières "Lettres d'un Voyageur," après la rupture avec Alfred de Musset. Nous savons que nous devons à cet événement "la Confession d'un Enfant du Siècle," les admirables "Nuits" du poète et son "Merle Blanc," raillerie spirituelle à laquelle répondit George Sand, beaucoup plus tard, par "Elle et lui."

L'immense succès d'"Indiana" et de "Valentine" avait ouvert à l'auteur la *Revue des Deux Mondes*, et elle acquit enfin cette indépendance pécuniaire à laquelle elle avait aspiré. Dès ce moment les romans se succèdent sous sa plume avec la plus grande rapidité. Elle écrit d'un jet, sans se relire, sans faire de ratures; elle ne fait pas de plan, les idées semblent suivre sa plume et viennent se ranger docilement sur le papier. Son imagination est si grande que son histoire se crée toute seule, sans efforts, sans réflexion, et ses personnages se modifient à son gré, comme dans la vie elle-même, mais quelquefois sans assez de logique. Elle écrit sans lever, pour ainsi dire, la plume du papier, de dix heures du soir à cinq heures du matin, et son

excellente constitution lui permet de supporter ce labeur extraordinaire jusqu'à l'âge de soixante-douze ans. Elle a écrit un si grand nombre de volumes qu'on peut à peine les mentionner. Citons cependant, après " Lélia, " qui parut en 1834, " Jacques " (1834), " André, " " Leone Leoni " (1835), " Simon " (1836), enfin " Mauprat" (1837). Ce dernier ouvrage appartient à la première manière de George Sand, c'est du lyrisme, de la passion, mais le but est noble, c'est de montrer que l'amour pur et vrai peut réhabiliter l'homme presque abruti. Bernard de Mauprat appartient à une famille de bandits, et dans le donjon féodal de son grand-père il assiste à toutes sortes de crimes. Il avait eu de bons sentiments, mais l'exemple de ses oncles a étouffé toute générosité en lui et il est devenu un animal sauvage. Un soir Edmée, sa cousine, la fille de Mauprat *Casse-tête*, est conduite dans le repaire des Mauprat *Coupe-jarret*. Bernard la sauve, après lui avoir fait promettre de l'épouser, et il va demeurer chez le père d'Edmée. Nous assistons ici à des scènes touchantes et intéressantes, où Bernard qui aime passionnément sa cousine, lutte contre ses instincts grossiers et tâche de se rendre digne d'elle, et où celle-ci, avec un tact admirable, apprivoise le sauvage et lui rend une âme. Elle en fait un homme de cœur dont l'amour est profond et constant. Il va en Amérique, combat pour la cause de l'indépendance, reste fidèle à celle qu'il aime et espère qu'Edmée sera touchée de sa constance. Elle veut encore l'éprouver, mais elle est frappée par un Mauprat Coupe-jarret, et Bernard est accusé de ce crime. Edmée déclare alors l'amour qu'elle ressent, depuis tant d'années pour lui, il est acquitté, il l'épouse, et à l'âge de quatre-vingts ans, il s'écrie en racontant son histoire :

" Elle fut la seule femme que j'aimai dans toute ma vie ; jamais aucune autre n'attira mon regard et ne connut l'étreinte de ma main. "

" Mauprat " est un beau livre, malgré l'invraisemblance des caractères. Nous les aimons, cependant, ces deux nobles cœurs, Bernard et Edmée, ainsi que Marcasse, le preneur de taupes, et même Patience, ce paysan trop philosophe, ce rustique Jean-Jacques.

George Sand était l'amie de presque toutes les célébrités qui se réunissaient à Paris : Henri Heine, Mickiewicz, Gustave Planche, Lamennais, Béranger, Eugène Delacroix, Meyerbeer, Liszt et Chopin. Plus tard elle eut beaucoup d'autres amis parmi les grands artistes et les grands écrivains, et elle fut surtout affectueuse pour Gustave Flaubert qu'elle consolait avec douceur.

Nous avons nommé Chopin parmi les amis de George Sand. Pendant longtemps il fut un des plus intimes, et lorsque la santé de Maurice fit penser à un voyage à l'étranger, Chopin accompagna la mère et les enfants. Ils crurent trouver un climat idéal à Majorque et y passèrent l'hiver de 1838. Ils n'eurent guère à se louer de l'île et de ses habitants. Ceux-ci furent inhospitaliers, et des pluies incessantes forcèrent les voyageurs à passer de longs mois dans un monastère abandonné. Le grand musicien faillit mourir à Majorque et sa compagne le soigna avec dévouement. Ils travaillèrent tous deux dans la vieille chartreuse de Valdemosa ; Chopin y écrivit ses " Préludes " et George Sand, " Spiridion, " histoire d'un jeune moine. L'influeuce de Chopin dut être grande sur son amie et c'est probablement à cette intimité que nous devons " Consuelo " (1842). Il y a beaucoup de belles pages dans ce roman, et le caractère de Consuelo est admirable, mais on se perd dans la multiplicité des incidents, et dans " la Comtesse de Rudolstadt " on ne comprend plus rien. Tout est si mystique et sombre qu'on voit à peine que l'auteur a une thèse et qu'elle veut parler des sociétés secrètes.

Les thèses, les systèmes, voilà ce qui gâte pendant plusieurs années, les œuvres de George Sand. Elle avait fait la connaissance de Michel (de Bourges), de Pierre Leroux, de Barbès, et elle s'imagina qu'elle était appelée à plaider la cause des malheureux. Elle écrivit alors des romans de la deuxième manière, des romans socialistes, "Horace," "le Compagnon du Tour de France," "le Péché de M. Antoine," "le Meunier d'Angibault," œuvres généralement ennuyeuses et remplies d'idées chimériques. Dans son enthousiasme pour la cause du peuple, George Sand crut avoir des idées politiques et joua un rôle à la Révolution de Février. Elle offrit ses services à Ledru-Rollin et écrivit vaillamment pour soutenir les idées républicaines et le gouvernement provisoire. Les émeutes de Juin la découragèrent et le Coup d'Etat la fit renoncer à jamais à la politique. Elle intercéda, cependant, près de Louis-Napoléon, en faveur d'un grand nombre de ses amis, et agit avec courage et dévouement.

(*A suivre.*)

ALCÉE FORTIER.

